

RECIT DETAILLE

Pays	Département	Date	Récit
Colombie Equateur	Nariño Carchi	19/05/2011	<p>La nuit a été d'un calme surprenant pour un centre ville. La frontière se trouve à 80 kms de Pasto. La route est bonne et bien entretenue mais nous jouons encore au yoyo : 3175 m, 1800 m, 2900 m. 2 heures plus tard, nous arrivons à Ipiales où se trouve le poste de douane. Des voyageurs nous avaient dit que le passage des frontières étaient beaucoup plus simple en Amérique du Sud qu'en Amérique Centrale. En fait, nous retrouvons exactement le même rituel : enregistrer notre sortie de Colombie et celle du véhicule ; changer nos pesos colombiens en dollars US (monnaie officielle de l'Equateur) ; enregistrer notre entrée et celle du véhicule en Equateur. 1h25 montre en main. Autant que pour n'importe quelle autre frontière.</p> <p>Nous arrivons à Tulcan, première ville après la frontière et faisons un gros plein d'essence. Nous étions avertis : ici les prix sont divisés par 4. Le litre de diesel coûte 0,27 \$US. Incroyable ! Autre surprise agréable, les routes sont dans un excellent état avec une bonne signalétique. En revanche les péages routiers sont toujours là. Et le repas que nous prenons dans un restaurant de Julio Andrade nous laisse penser que la nourriture équatorienne n'est pas plus fameuse que celle de Colombie. Nous découvrons toutefois une nouveauté : le "moté" ; du maïs blanc bouilli. Espérons que ce plat n'est pas inscrit à la carte de tous les restaurants de l'Equateur, comme les racines de yuca en Colombie. Chacun ses goûts, mais, en ce qui nous concerne, nous n'aimons vraiment pas.</p> <p>La route n'est qu'une longue descente jusqu'à Ibarra. Nous traversons la plus grande ville du nord de l'Equateur et prenons la direction de Cotacachi. C'est près de ce village que se trouve la laguna de Guicocha où nous espérons passer la nuit. La région est peuplée d'amérindiens dont certains portent encore des costumes traditionnels. Les femmes, en particulier sont vêtues d'une longue jupe droite en portefeuille, bleu sombre avec un revers blanc, d'une pièce de tissu assortie, nouée en bandoulière autour de la poitrine et d'un beau chemisier blanc brodé à manches courtes, prolongées par un grand volant de dentelle. Elle sont coiffées d'un fichu noué sur le sommet de la tête, d'un chapeau de feutre (genre chapeau tyrolien) ou d'une sorte de casquette matelassée. Elles arborent autour du cou un collier de perles jaunes à plusieurs rangs. Les hommes portent souvent un poncho bleu sombre sur un pantalon blanc et un chapeau de feutre sur une longue chevelure noire tressée en une seule natte dans le dos. Hommes et femmes sont chaussées d'espadrilles blanches.</p> <p>Nous arrivons à la réserve naturelle de Cotacachi qui abrite le volcan du même nom et la lagune de Guicocha. Nous sommes très bien reçus par le guide qui nous fait visiter le centre d'interprétation. Par les baies vitrées nous apercevons le volcan couvert de nuages de l'autre côté des eaux sombres de la lagune. Nous nous installons pour la nuit sur le parking du centre, à 3095 m d'altitude. Notre plus haut bivouac depuis le volcan Popocatepelt à 3684 m d'altitude au Mexique. Le record n'est pas battu. A la nuit tombée, le chant des grenouilles nous souhaite la bienvenue. Quel plaisir de se retrouver en pleine nature après nos trois derniers bivouacs passés en pleine ville !</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Carchi	20/05/2011	<p>Debout dès 6h00, nous nous préparons pour faire la randonnée de 5 heures autour de la lagune de Guicocha. Par chance, aujourd'hui le ciel est dégagé et l'on peut voir le volcan Cotacachi se refléter dans l'eau. Malgré ses 4 939 m de haut, seules quelques traces de neige subsistent à son sommet. Le sentier suit les lèvres du cratère qui abrite la lagune. La pente est abrupte mais nous jouissons d'une vue à 360° ; face à nous, le volcan Cotacachi ; sur notre gauche, la lagune d'un bleu profond et ses deux îles ; à droite, la vallée d'Otavalo. En toile de fond, les sommets enneigés des volcans Antisana (5 758 m) et Cotopaxi (5 897 m).</p> <p>Le chemin est parsemé de belles fleurs, sur fond de lagune, que nous immortalisons. Après 2h30 d'ascension, nous atteignons le point le plus élevé de la randonnée à 3 465 m. La vue depuis le belvédère est magnifique et nous prenons le temps d'une pause pour la contempler. Lorsque nous amorçons la descente sur l'autre versant, le volcan Cotacachi commence à se draper dans son manteau de nuages. Nous continuons le sentier par une zone plus humide avec une végétation qui rappelle nos campagnes françaises. Nous progressons de combe en combe parmi les herbes folles, les pissenlits, les trèfles et les renoncules. Nous sommes déçus lorsque nous nous apercevons que la fin du circuit s'effectue sur une large piste poussiéreuse fréquentée par des voitures et des camions qui soulèvent de grands nuages de poussière à leur passage. Nous avons hâte de retrouver le camping-car.</p> <p>Nous sommes en train de prendre notre repas de mi-journée lorsque nous voyons passer une statue de la Vierge, juchée sur le toit d'une camionnette, toute drapée de tissus bleu et blancs. Toutes voiles dehors, elle file en direction de l'hôtel au bout de la route. Puis, c'est un défilé de pick-up-taxi avec des bennes pleines de passager, de taxis jaunes, de groupes à pied. Il se déroule certainement une manifestation religieuse. Le son d'une flûte de pan parvient jusqu'à nos oreilles. Si nous nous interrogeons sur ce qui se passe, nous sommes fatigués par notre randonnée et nous n'avons pas le courage de nous rendre sur les lieux. Puis la Sainte Vierge nous revient en tête d'une procession, précédée d'une voiture de police et suivie par une ambulance. Une camionnette ferme la marche, surmontée d'un mégaphone qui crache une musique à fond. Nous n'en saurons pas plus.</p> <p>Lorsque la nuit tombe, nous retrouvons le silence, seulement troublé par le chant des grenouilles.</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Carchi	21/05/2011	<p>Lorsque nous nous réveillons, le ciel est bas et toutes les montagnes sont dans les nuages. Nous avons vraiment eu de la chance hier en bénéficiant d'un si beau temps. Nous nous préparons tranquillement. Nous avons décidé de profiter du grand marché d'Otavallo qui se tient tout les samedis à quelques kilomètres d'ici. Nous y sommes dès 10h30 et, après nous être garés dans une petite rue, nous partons en exploration. Remontant en direction de l'église, nous découvrons le marché alimentaire. Les fruits et légumes sont à profusion. Une véritable corne d'abondance. Sous les arcades s'alignent les boutiques des bouchers où pendent des quartiers de viande accrochés à des eses. Les étales sont tenues par des amérindiennes de la région, souvent en costume traditionnel. Nous faisons le plein d'avocats, tomates, poivrons, concombres, petits pois, raisins, pommes. Puis nous achetons un poulet rôti. Aujourd'hui, nous ne mangerons pas au restaurant. Nous nous concoctons un petit repas rapide dans le camping-car avec nos achats du matin. C'est frais, simple et bon.</p> <p>Puis nous replongeons dans la ville au milieu du marché forain. Quelques touristes mais surtout des locaux qui déambulent en famille, en couple ou entre amis. C'est l'occasion d'acheter vêtement, chaussures, CD, produits d'entretien. Les marchands de produits dit "artisanaux" sont légion. Ils vendent tous les mêmes articles reproduits en milliers d'exemplaires : colliers de perles, tissages multicolores, ponchos, sacs, petites figurines tricotées et toutes sortes de babioles. Nous achetons un pantalon de coton à Georges qui pourra lui servir de pyjama puis une ceinture de cuir pour sa taille de guêpe. Quelques petits souvenirs pour accrocher sur le vide poche du camping-car et nous voilà de retour.</p> <p>Nous partons à la recherche du chemin qui mène à la lagune de Mojanda. C'est sur cette route que se trouve le camping que nous avons repéré sur un site internet. Nous tournons en rond quelque temps avant de découvrir les cabañas de Rose Cottage, perchées sur une colline au dessus de la ville. Malgré le ciel gris, nous apprécions la vue sur l'ensemble de la vallée. La pluie se met à tomber et nous nous réfugions à l'intérieur. Nous profitons du branchement électrique pour utiliser simultanément les deux ordinateurs.</p> <p>L'endroit est vraiment paisible. Nous décidons de rester ici un jour de plus.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Carchi	22/05/2011	<p>Depuis quelques jours, nous nous réveillons avec une température intérieure entre 12°C et 16°C. Nous devons de nouveau allumer le chauffage. Nous avons perdu cette habitude au Mexique depuis au moins 5 mois. Nous sommes environnés de brouillard. Tous les reliefs autour de nous ont disparu. C'est une journée de repos qui s'annonce. Le temps s'écoule entre la toilette, la préparation des repas et la mise à jour des fichiers pour notre site internet. Nous accumulons les photos à envoyer en France. Depuis la Colombie, nous n'avons pas trouvé de liaison internet avec un débit suffisamment important.</p> <p>La pluie nous accompagne du matin au soir, tambourinant sur le toit du camping-car.</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Carchi Pichincha Napo	23/05/2011	<p>Nous avons retrouvé un peu de soleil et les reliefs environnants se sont dévoilés. Ce jour est très symbolique pour notre voyage : c'est aujourd'hui que nous franchissons la ligne de l'Equateur. Elle passe un peu au nord de Quito. Visible sur la carte routière, elle n'est en rien matérialisée sur la Panaméricaine. Nous nous retrouvons dans l'hémisphère sud sans nous en apercevoir. Frustrant. Nous voulons pourtant immortaliser cet événement, un peu comme un rite initiatique. Nous décidons de nous rendre au monument de la "Mitad del Mundo", situé au nord de la capitale, en dehors de la route principale.</p> <p>Pour cela, il nous faut entrer dans les faubourgs de Quito. Assez curieusement, aucune signalétique ne mentionne ce site pourtant très visité. Nous nous perdons plusieurs fois avant d'être remis sur le bon chemin par des passants complaisants. Nous voici enfin au "Centre du Monde". L'endroit est conçu comme un parc à thème au milieu duquel trône un haut monument trapézoïdale surmonté d'un globe terrestre. Chacun se fait photographier devant l'édifice, debout sur la ligne de l'Equateur, matérialisée en jaune. Nous sacrifions au rituel.</p> <p>Puis nous visitons le pavillon français érigé en l'honneur de La Condamine, scientifique français qui, à la tête d'une mission, effectua au XVIIIe siècle la première triangulation qui permit de déterminer la ligne de l'Equateur d'où découlera l'établissement du système métrique. Nous achetons quelques breloques souvenir pour accrocher à notre vide poche. C'est aussi l'occasion de faire tamponner notre passeport pour attester de notre passage en ce lieu. Nous nous rendons enfin dans les toilettes...pour constater dans les lavabos si l'eau s'écoule bien maintenant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Nous sommes un peu déçu. Nous avons l'impression que l'eau file tout droit dans le trou d'évacuation, sans effectuer de rotation. Nous ferons une nouvelle tentative dans un jour ou deux.</p> <p>Nous quittons la capitale pour nous rendre à la station thermale de Papallacta, 65 kilomètres à l'Est de Quito. Nous avons envie d'expérimenter le thermalisme pour la première fois de notre vie. La route s'élève jusqu'à la passe de Papallacta à 4 064 m d'altitude avant de redescendre sur le versant amazonien des Andes. C'est un nouveau record, nous ne sommes encore jamais montés aussi haut en voiture. Au sommet il ne fait plus que 6°C. La route perd de l'altitude pour atteindre le village de Papallacta. Puis, une piste sinue à travers la montagne pour rejoindre les thermes, à 3 350 mètres d'altitude. Nous sommes loin de l'image que nous nous faisons d'une station thermale. Nous sommes perdus dans la montagne, couverte de prairies où broutent des vaches. Rien d'autre que les bâtiments des thermes. Nous nous installons sur le parking des "Balnearios" et finissons la journée dans le hall de l'hôtel. Nous avons enfin trouvé une connexion internet qui nous permet d'envoyer nos fichiers en France.</p> <p>Demain, nous profiterons des bains chauds.</p>
			XXXXXX

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Napo	24/05/2011	<p>Nous prenons notre courage à deux mains. Le ciel est gris et la température n'excède pas les 8°C. Mais nous sommes déterminés, nous n'allons pas laisser passer l'occasion. Jupe et pantalon légers, sandales et serviettes autour du cou, nous entrons dans le balneario de plein air. Nous déposons nos effets dans une grande panière en osier et nous voilà en maillot de bain, les pieds nus sur une dalle de ciment glacé. Il est temps de faire trempette pour se réchauffer un peu.</p> <p>Nous jetons notre dévolu sur un premier bassin carrelé de bleu sans savoir que nous avons choisi le plus chaud, à 60°C. Nous voilà rouges comme des homards et le bain devient rapidement intenable. Nous expérimentons le suivant. Avec soulagement, nous constatons que la température de l'eau est parfaite. Nous barbotons un bon moment et commençons à y trouver quelque plaisir. Nous sommes bientôt rejoints par Saül et Maria-Claudia, un couple de colombiens, vivant et travaillant à Quito. Nous sympathisons rapidement et discutons un long moment sur l'état du monde. Saül veut aussi savoir ce que nous apprécions en Amérique du sud, la nourriture, les sites, etc. Ainsi passe la matinée. Avant de quitter les thermes, nous essayons un dernier bassin avec des bains à remous.</p> <p>Après le repas, nous nous connectons à nouveau sur internet, Georges dans le hall de l'hôtel pour finir d'envoyer nos fichiers et moi, dans le camping-car pour adresser à toutes nos connaissances une carte postale virtuelle de notre passage à la Mitad del Mundo. Nous ne regrettons pas de rester enfermés car la pluie c'est à nouveau mise à tomber.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Napo Cotopaxi	25/05/2011	<p>Il a plu toute la nuit et la pluie continue à tomber. Nous n'avons pas vu les montagnes environnantes qui sont paraît-il très belles. C'est assez frustrant. Mais nous savions que nous allions traverser l'Equateur à la saison des pluies. Nous repassons le col de Papallacta pour nous retrouver sur le versant pacifique des Andes. Lorsque nous rejoignons Pifo puis la Panaméricaine, la pluie a enfin cessé. Nous sommes toujours à près de 3 000 mètres d'altitude. Nous avons prévu de nous rendre au parc national de Cotopaxi, au pied du volcan du même nom qui culmine à 5 897 mètres. En l'absence de panneau indicateur, nous ratons l'entrée officielle, au nord du parc et arrivons près de la ville de Lasso. Heureusement, il existe aussi une entrée sud que nous empruntons aussitôt.</p> <p>L'endroit semble peu fréquenté. On y accède par une piste en tôle ondulée. Un pont étant détruit, nous devons traverser une petite rivière à gué. Lorsque nous arrivons au poste de contrôle, une heureuse surprise nous attend : ici, l'entrée ne coûte que 2\$ US par personne au lieu de 10\$ US par l'accès officiel. Nous découvrons aussi qu'il existe une aire de camping avec eau et WC. Le luxe à 3 850 mètres d'altitude. Nous allons passer la nuit la plus haute depuis le début de notre voyage. Celui du Popocatepetl au Mexique est maintenant largement battu. Nous sommes au pied du volcan, mais, environnés de brouillard, nous ne voyons que le bas des collines toutes proches.</p> <p>Demain, si le temps le permet, nous nous approcherons du volcan Cotopaxi. Nous nous endormons dans une nuit totale et un silence absolu interrompu par des fortes rafales de vent qui secouent le camping-car.</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Cotopaxi	26/05/2011	<p>Hier, nous avons aperçu une petite tente à l'autre bout de l'aire de camping et ce matin, nous voyons son propriétaire. Il vient nous proposer le reste d'un bidon d'eau potable. Nicholas et son amie Elena voyagent en routards avec des sacs à dos. Ils quittent le parc et ne veulent pas s'embarrasser de ce gros container. Ils ne possèdent pas de réchaud et n'ont rien mangé de chaud depuis 3 jours. Nous les invitons à entrer pour prendre un grand bol de café et nous faisons un peu connaissance. Ils sont californiens mais parlent français, ayant de la famille en France. Arrivés en avion à Bogota il y a 3 semaines, ils descendent au sud pour rejoindre Buenos Aires en Argentine au mois d'octobre (www.learningcurvesytl.com). Comme d'habitude, vient l'heure de se quitter. Ils se rendent à Latacunga sur la Panaméricaine. Nous avons décidé d'aller toucher les neiges éternelles sur les flancs du volcan Cotopaxi.</p> <p>Le ciel est bouché et le volcan enveloppé de nuages. Mais nous ne sommes pas seuls à grimper le long de la piste qui part de 3 950 m d'altitude pour atteindre les 4 500 m au niveau du parking. Mini-bus de tour-operators, grands bus scolaires, voitures individuelles montent et descendent le chemin. La pente est à au moins 15% et nous devons nous arrêter à trois reprises pour laisser refroidir le moteur. Pourtant, à l'extérieur, la température est tombée à 4°C. Pris dans les nuages, nous subissons une tempête de grésil qui nous fouette le visage lorsque nous sortons de la voiture. Nous sommes habillés comme pour affronter le pôle nord. Georges ne laisse apercevoir que ses yeux par le tour de sa cagoule. Nous n'avons pas le courage de monter à pied jusqu'au refuge situé à 4 800 m. Il fait trop froid et nous rencontrons quelques difficultés respiratoire lorsque nous commençons l'ascension. Nous nous contentons de fouler les premières plaques de neige.</p> <p>Puis nous redescendons par le même chemin pour nous rendre à la laguna de Limpiopungo. Un sentier permet de faire le tour du lac et nous avons envie de faire un peu de marche. Nous commençons cette petite randonnée sous une pluie qui nous fouette le visage. Heureusement, un timide soleil fini par apparaître et nous pouvons enfin profiter du moment. La promenade est pour nous l'occasion de photographier le volcan qui s'est un peu dévoilé mais aussi de nombreuses fleurs, des chevaux semi-sauvages et une colonie de mouettes. Nous sommes surpris de découvrir ces oiseaux à cette altitude. C'est le temps de la nidification et les futurs parents sont mécontents de notre présence. C'est presque le scénario du film "Les Oiseaux" d'Alfred Hitchcock. Mais les mouettes se contentent de planer au dessus de nos têtes en poussant des cris de colère. Nous avons tout le loisir de les photographier en plein vol.</p> <p>Nous retrouvons le camping-car en milieu d'après-midi. Nous profitons d'un robinet pour faire le plein d'eau avant de prendre, enfin, un repas. Dehors, le vent souffle avec force et nous sommes à nouveau confrontés à notre problème de chauffage. Impossible de le garder allumer lorsqu'il fait du vent. La protection que nous avons mis autour de la ventilation basse est arrachée par une bourrasque et s'envole dans la nuit. Nous sommes agacés par ce dysfonctionnement. Il va falloir que nous trouvions une solution efficace sous peine de grelotter tous les jours en altitude. La journée nous offre un dernier cadeau avant la tombée de la nuit : les derniers rayons du soleil illuminent le sommet du volcan Cotopaxi, enfin dévoilé. Nous nous couchons de bonne heure pour profiter de la chaleur de la couette. Dehors, le vent souffle avec furie, malmenant notre petit refuge.</p>
			XXXXXX

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Cotopaxi	27/05/2011	<p>Le vent souffle toujours aussi fort et nous devons faire chauffer des casseroles d'eau pour assurer un minimum de chaleur. En inspectant les environs, Georges fini par retrouver le pare-vent qui s'était envolé la veille. Il va falloir que nous trouvions une autre solution pour régler ce problème de chauffage. Aujourd'hui, nous avons prévu de nous rendre à Latacunga pour une escale technique : notre linge sale s'accumule depuis Cartagena, en Colombie ; c'est à dire depuis plus d'un mois. Nous espérons trouver une lavanderia. Nous devons probablement passer la nuit dans la ville en attendant le lavage de nos effets.</p> <p>Après avoir tourné en rond dans le centre ville, nous trouvons finalement un parqueadero dans la cour d'un hôtel. L'endroit est propre mais animé par une radio que diffusent des hauts parleurs. Un peu stressant. Nous rassemblons nos affaires et partons en taxi à la laverie. Le linge sera prêt pour le soir même à 16 heures. Nous profitons de la journée pour faire le plein de provisions dans deux petits supermarchés. Nous y achetons des fruits que nous ne connaissons pas encore : des taxos. Nous les goûterons ce soir. Mais avant cela, nous partons visiter la ville. Entièrement détruite par une éruption du volcan Cotopaxi en 1877, Latacunga a été reconstruite dans un style colonial mais ne présente guère d'intérêt architecturale. C'est cependant une cité commerçante et animée. On y trouve un nombre incroyable de glaciers, de salons de coiffure et de marchands de chaussures.</p> <p>A l'heure dite, nous récupérons notre linge et rentrons en taxi au parqueadero. C'est avec soulagement que nous entendons les hauts parleurs s'éteindre à 19h00. Nous allons pouvoir déguster nos taxos en paix. Enfin, déguster est un bien grand mot. Ces fruits jaune-vert allongés, d'une dizaine de centimètres de long cachent un coeur semblable à celui d'une grenade mais marron. Le problème, c'est qu'il n'y a pratiquement pas de chaire autour des pépins. Il n'y a donc absolument rien à manger. Peut-être y a-t-il une façon particulière de les consommer ? Après une photo souvenir, nos malheureux taxos partent à la poubelle. Dommage.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Cotopaxi Tungurahua	28/05/2011	<p>Plusieurs personnes nous ont vanté la beauté de la laguna de Quilotoa, à l'ouest de Latacunga. Aussi, nous entamons la longue ascension qui doit nous conduire au parc national à 3 900 mètres d'altitude. Nous traversons Pijili où c'est jour de fête : il se prépare une course de chariots. Nous continuons à monter. La route devient de plus en plus mauvaise. C'est pourtant un axe principal qui relie Latacunga à la côte pacifique. Nous nous enfonçons de plus en plus dans le brouillard. D'après notre guide, la route secondaire qui conduit à la laguna de Quilotoa est difficilement praticable pendant la saison des pluies. Nous décidons de faire demi-tour.</p> <p>A Pijili, la fête prend forme. Les chariots sont tirés par des voitures en direction du sommet. Bientôt, la route sera fermée et les bolides rudimentaires descendrons la pente à toute allure. Nous avons l'impression d'être sur le tour de France avec des grappes de spectateurs postés dans chaque virage. Nous ne passons pas inaperçus. La route se ferme juste derrière nous. 5 mn plus tard, nous restions coincés au sommet de la côte pendant au moins 1 heure.</p> <p>Nous retrouvons Latacunga et la Panaméricaine. Nous avons décidé d'aller à la station thermale de Baños. Nous traversons la petite ville de Salcedo. Spécialité : les sorbets. Les glaciers sont alignés les uns à côté des autres le long des rues. Il y en a des dizaines. Ils ont tous la même enseigne : un cône tronqué représentant des couches multicolores, planté sur un bâton, d'au moins 1 mètre de haut. Depuis mon expérience du Honduras, je ne suis vraiment pas tentée par les glaces. Nous passons notre chemin. Nous atteignons Ambato. C'est la ville des Jeans. Encore une fois, des dizaines de magasins, se serrent le long des rues. Ils vendent tous.....des jeans. Il semblerait que la cité soit entièrement dédiée à la fabrication de ces pantalons, bleus bien sûrs mais également de toutes les autres couleurs de l'arc en ciel, pour hommes, pour femmes, pour enfants, moulants, larges. Bref, pour tous les goûts. Dommage que nous n'ayons besoin de rien.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			<p>La pluie nous accompagne lorsque nous bifurquons à l'est en direction de la montagne. Nous grimpons au milieu des cultures qui s'étagent, quasi à la verticale jusqu'au sommet des versants. Les femmes portent toujours des costumes traditionnels mais, sous la pluie, elles protègent leurs chapeaux de feutre dans des sacs poubelle noir. Ce qui donne l'impression qu'elles portent un cône en plastique sur la tête. Nous atteignons un col avant de redescendre sur le versant amazonien des Andes. A première vue, Baños ne nous paraît pas très hospitalière et nous décidons de poursuivre notre route jusqu'à Rio Verde où nous avons repéré un camping qui paraît accueillant. Quelques tunnels plus loin, nous retrouvons la végétation tropicale où se niche le camping. Mais c'est la déconvenue : le porche d'accès est beaucoup trop bas pour que nous puissions entrer et nous n'avons aucune envie de passer la nuit sur un petit parking au bord de cette route passante. Demi-tour (c'est le deuxième de la journée). Nous remontons jusqu'à Baños.</p> <p>Finale, nous nous installons dans le parqueadero central, en plein milieu de la ville. Nous n'avons pas mangé depuis le matin et à 15h00, nous entrons dans un petit restaurant pour déguster l'habituel "caldo de pollo" et "seco de carne" (une soupe de poulet et un plat de viande avec du riz). Pour 3,5 \$US nous nous nourrissons tous les deux plutôt que nous mangeons. L'essentiel est de ne plus avoir faim. Toujours sous la pluie, nous partons visiter la ville. Avec un tourisme balnéaire local, la ville est envahie de camelots vendant des broloques de pacotilles et des produits dérivés de la canne à sucre : jus de canne, friandises. Les confiseurs travaillent la pâte sur le seuil de leur commerce en l'accrochant à un piton, en l'étirant et la torsadant avant de la plier plusieurs fois et de recommencer l'opération.</p> <p>Les trombes d'eau qui nous tombent sur la tête finissent par nous décourager et nous rentrons nous réfugier dans le camping-car pour le reste de l'après midi.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Tungurahua Cañar	29/05/2011	<p>La pluie nous accompagne toujours et le moral n'est pas au beau fixe. Nous roulons sans pouvoir profiter des attraits du pays. L'horizon est bouché en permanence et les nuages pèsent lourd sur nos cœurs. De plus, c'est aujourd'hui la fête des mères et j'ai un coup de blues en pensant aux enfants restés en France. Nous tentons de chasser notre morosité et décidons de poursuivre notre chemin en direction du sud jusqu'au site archéologique de Ingapirca, au nord de Cuenca. Nous pensons emprunter la route qui relie directement Baños à Riobamba. Mais une voiture de police en barre l'accès : trop dangereuse. Il y a eu de nombreux glissements de terrain. Nous sommes obligés de remonter vers le nord jusqu'à Ambato. Nous retraversons la ville des Jeans avant de repartir vers le sud et Riobamba. Un détour de plusieurs dizaines de kilomètres.</p> <p>Puis, nous prenons la direction de Cuenca par un plateau vallonné entre 3 000 et 3 300 mètres d'altitude. Après les cultures maraîchères, nous découvrons un patchwork de parcelles cultivées allant du brun au blond en passant par tous les degrés de vert. Toutes les collines sont ainsi ouvragées jusqu'à leur sommet et dans les plus fortes pentes. Les villages sont tristes. Les maisons sont en forme de bloque carré avec murs de moellons. Sans crépi, avec un toit de béton plat hérissé de piliers armés, pointés vers le ciel, dans l'attente d'un hypothétique étage supérieur, elles donnent l'impression d'un perpétuel chantier.</p> <p>Seules les tenues traditionnelles des femmes donnent une touche de gaieté dans ces mornes décors. Les femmes indigènes portent des jupes à godets, en velour épais ou en laine, coupées sous le genou. Toutes les couleurs sont permises : rouge pompier, cyan, fushia, vert pomme, vert bouteille. Les harmonies de tons sont assez curieuses : jupes vertes et bas fushia, jupes rouges et bas cyan ; un festival multicolor. Comme il fait frais, la tenue est complétée par un grand châle de laine, généralement fushia. Un chapeau de feutre donne la touche finale. Il ressemble à un chapeau breton beige, orné de deux petits pompons blancs pendant sur l'avant et d'un long ruban de satin blanc, retenu par une fleur en tissu, sur le côté. Les hommes portent le même couvre-chef mais sans décoration.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			<p>Nous faisons une halte en pleine montagne dans le petit village d'Alausi pour nous restaurer dans un routier. Puis nous reprenons la route.....pour quelques dizaines de mètres : au détour du premier virage que nous rencontrons, la voie est une nouvelle fois fermée pour éboulements. Aucun panneau n'indique la direction à prendre pour contourner l'obstacle. Un quidam en pick-up se propose de nous guider. Nous nous laissons piloter en suivant celui que nous nommons "PVC" à cause de sa plaque d'immatriculation comportant ces trois lettres. "PVC" nous promène à travers de beaux paysages. Nous descendons de 3 300 mètres à 1 680 mètres, tout au fond d'un ravin, pour traverser un minuscule petit pont jaune au dessus d'un petit torrent et remontons en face à 3 150 mètres. Un détour de plus d'une heure et un moteur qui fatigue.</p> <p>Nous passons Zhud pour arriver à El Tambo d'où s'échappe la route qui conduit au site archéologique d'Ingapirca. Devant chaque maison, un cochon plus ou moins gros est à l'engrais, attaché par une laisse dans le talus herbeux. Vaches et moutons subissent le même sort. Une fois arrivés à maturité, les beaux cochons sont rôtis entiers sur le bord des routes et débités pour les clients de passage. Nous apprécions l'endroit. Ici, les maisons ressemblent à de vraies maisons avec des façades crépies, des balcons et des toits pentus en tôle, rouges, bleus ou verts. Les jardins sont fleuris et l'ensemble est agréable à la vue.</p> <p>Nous arrivons sur le site archéologique par une route pleine d'ornières et découvrons un parking boueux, détrempé par les pluies. Mais nous réussissons à trouver un petit coin d'herbe spongieux mais propre pour nous installer. Nous sommes à 3 245 mètres, face aux ruines, enveloppées de nuages. Nous espérons qu'il fera un peu meilleur demain pour visiter la cité cañaris.</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Cañar Azuay	30/05/2011	<p>Encore une fois, il nous faut prendre notre courage à deux mains. Le ciel est bas et il pleut. Mais nous sommes ici pour visiter les ruines de la cité des civilisations cañari et inca. Nous chaussons nos bottes de caoutchouc et, armés d'un parapluie, nous allons chercher nos billets d'entrée. Avant d'entamer la visite guidée, nous faisons le tour du petit musée qui retrace l'histoire du site et présente quelques objets usuels trouvés sur les lieux ainsi qu'une momie en position foetale. Nous retrouvons Charles de la Condamine, celui là même qui avait établi la ligne de l'équateur au XVIIIe siècle. C'est lui qui a tracé le premier plan des ruines d'Ingapirca. Les documents présentés sont d'ailleurs écrits en français.</p> <p>Nous partons ensuite sur le terrain avec José, notre guide qui envie nos bottes alors qu'il circule en petites chaussures de ville dans le bourbier. Il reste peu de chose de la ville cañari, conquise et détruite par les Incas puis reconstruite par leurs soins. Le peuple cañari construisait les bâtiments à l'aide de pierres brutes cimentées alors que les incas bâtissaient des édifices en gros blocs de pierres taillées ajustées et sans mortier. Nous voyons nettement la différence entre les deux architectures juxtaposées. Deux témoins sont réellement visibles : une tombe cañari collective où ont été trouvés 12 squelettes de femmes dont un richement paré et le temple du soleil inca qui domine le site. Il reste quelques traces des habitations, magasins et canaux de dérivation des eaux de pluie. Dans un pré des lamas bruns nous confirment que nous sommes bien dans les Andes.</p> <p>La visite terminée, nous prenons la direction de Cuenca. Plusieurs églises de cette ville sont classées au Patrimoine culturel de l'Humanité. De nouveau, nous parcourons la montagne dans le brouillard et la pluie. Arrivés à Cuenca, nous tournons un bon moment dans le quadrillage des rues avant de trouver un parqueadero dont le porche est suffisamment haut pour que nous puissions entrer. Nous pourrions y passer la nuit tranquillement. La visite de la ville nous déçoit un peu : toutes les églises sont fermées et n'ouvrent que le jour de la messe. Impossible de visiter ces édifices classés. La journée nous réserve toutefois un bon moment. Nous faisons la connaissance de Guillermo Galgo. Guillermo se définit lui même comme un homme libre et heureux. Moyennant une pièce, il nous fait la démonstration de sa capacité à dessiner des deux mains à la fois et réalise pour nous un petit tableau aux lignes symétriques mettant en valeur nos deux prénoms. Probablement d'origine colombienne, cet "artiste du recyclage" transforme aussi des canettes de bières de tout pays en un bestiaire fabuleux et touchant. Nous faisons l'acquisition d'un petit dragon issu d'une canette de bière colombienne qui s'agit au moindre mouvement. Nous le fixerons sur le tableau de bord de la voiture pour qu'il nous déride lorsque nous aurons des idées sombres. Nous discutons encore un bon moment avec Guillermo. Il a visité Paris et garde un souvenir émerveillé de Montmartre et de ses peintres. Aujourd'hui, il vit de ses petites sculptures et de ses démonstrations de dessin. Juste de quoi nous le fête et le court et de s'inscrire au Américano du sud</p> <p>Guillermo a été notre rayon de soleil de la journée. A force de passer devant des heladerias (glaciers), nombreuses dans la ville, Georges ne peut plus résister à la tentation. Il s'offre un belle coupe de glace, couverte d'une épaisse couche de crème chantilly. Je me contente d'un jus d'ananas. Finalement, la vie est belle. Nous rentrons tout ragaillardis au camping-car.</p>
			XXXXXX

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Azuay Guayas	31/05/2011	<p>Nous en avons vraiment assez de la grisaille, de la pluie et du brouillard. Impossible de visiter des sites naturels dans ces conditions. Nous décidons de quitter la montagne pour nous rendre sur la côte pacifique, espérant y trouver un climat plus accueillant. Nous quittons Cuenca pour remonter au nord jusqu'à Zhud et bifurquer à l'ouest en direction de Guayaquil. Après avoir passé un col à 3 500 mètres, nous amorçons la grande descente qui doit nous conduire au niveau de l'océan. De 3 500 à 1 500 mètres d'altitude, le ciel est relativement clair mais des écharpes de nuages, venues de la plaine, s'insinuent dans les vallons et grimpent à l'assaut de la montagne. En dessous de nous, une mer de nuages blancs. On se croirait dans un avion survolant une perturbation. Puis c'est brusquement la plongée dans le brouillard. 600 mètres d'épaisseur de nuages à traverser sur une route qui ne ressemble plus qu'à une mauvaise piste défoncée. La visibilité est nulle et il n'y a pas de marquage au sol. Nous avançons au pas en suivant la bordure du talus. Parfois, un véhicule surgit du néant. Malgré ses lumières, nous ne le voyons pas venir.</p> <p>Enfin nous passons sous la couche de nuages et arrivons enfin dans la plaine. En 3 heures, nous avons perdu 3 000 mètres d'altitude et gagné 20°C de température. Nous voici dans un autre monde. Nous retrouvons les bananiers, les champs de canne à sucre, les rizières et les plantations de cacao. Dans des hamacs, hommes et femmes regardent passer le temps. Nous prenons un repas rapide dans un routier avant de poursuivre notre chemin. Nous avons prévu de faire halte au parc national de Manglares-Churute qui, comme son nom l'indique, est en partie couvert de mangrove. Nous arrivons sans encombre et réservons un guide pour le lendemain. Nous passerons la nuit sur le parking du centre administratif. Nous avons le plaisir de constater que nous pouvons nous connecter sur internet. Nous n'y apprenons pas que de bonnes nouvelles : nos amis allemands, Mikael et Tania, se sont fait une nouvelle fois agresser. Après Bogota, en Colombie, ils ont été une nouvelle fois victimes de voleurs sur la côte pacifique, près de Manta. Ils s'en sont sortis avec une roue de secours volées. Nous leur envoyons un message de soutien. Nous finissons la journée par une lutte acharnée contre les moustiques. Nous avons échangé le brouillard des hauteurs contre des nuées d'insectes.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Guayas	01/06/2011	<p>Romulo, notre guide, nous attend devant le camping-car à 7h00. Nous pensions que la visite commençait au centre administratif où nous avons passé la nuit. Il n'en est rien. Pilotés par Romulo sur sa moto, nous devons parcourir 7 kilomètres de piste cahotique avant de parvenir à l'embarcadère des pirogues. En chemin, nous faisons une petite halte pour grimper jusqu'à un mirador d'où nous avons une vue d'ensemble sur la réserve et les rizières. Le père de Romulo nous attend. C'est lui qui dirigera l'embarcation à moteur pendant que son fils nous donnera les informations sur la mangrove et les oiseaux qui l'habitent.</p> <p>La pirogue file lentement sur l'eau, fendant les nappes de "détritus" qui ne sont pas comme on pourrait le penser, des ordures, mais les déchets organiques tombés des arbres. Heureusement que nous nous sommes enduits de répulsif contre les moustiques ! Nous sommes assaillis par ces bestioles sanguinaires. De canaux et canaux, longeant les racines des palétuviers, nous atteignons une zone peuplée d'oiseaux : grands hérons blancs, hérons bleus, grands martins-pêcheurs, cormorans, ibis, spatules et bien d'autres dont nous ne connaissons pas le nom français. Malheureusement, leur passage est fugace et il est très difficile de les photographier.</p> <p>Nous croisons une pirogue de chasseurs de crabes. Ils sont trois groupes encore autorisés à exploiter les crabes dans la réserve. Ils étaient installés là avant que le parc national soit créé. Cependant, ils doivent respecter un quota pour éviter l'extinction de ces gros crabes de mangrove rouges. Après la balade en pirogue, le père de Romulo tente de nous faire une démonstration de chasse au crabe. Chaussé de grandes bottes en caoutchouc et muni d'un épais gant de laine, il s'aventure entre les racines des palétuviers sur le sol mouvant de la mangrove. Il plonge tout le bras dans un des innombrables trous qui sont sensés abriter les crabes. Malheureusement, il doit abandonner après plusieurs tentatives : les trous sont vides. Et si le gant était sensé le protéger des pinces des crabes, ils ne l'ont pas protégé de la boue : son bras est entièrement couvert de boue.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			<p>Nous reprenons la voiture pour visiter à pied la réserve. Nous empruntons un chemin qui sinue dans la jungle, toujours en compagnie de Romulo. Nous avons le plaisir d'apercevoir quelques singes hurleurs et des larves de papillon métamorphosis, ces beaux "mariposas" aux ailes d'un bleu lumineux. Plus inquiétant, nous voyons d'énormes toiles d'araignées, sans leur occupant. Romulo nous indique que ce sont des nids de mygales. Nous ne sommes pas très rassurés mais il nous précise que leur piqûre n'est pas mortelle, contrairement à celle des tarentules. Tout va bien. Mais nous aimerions autant ne pas en trouver une sur notre chemin. Nous nous contentons de photographier de grosses araignées tiges, inoffensives. Nous avons également droit à un cours de botanique pour identifier les principaux arbres de la forêt : balsa, matapalo, racines rouges, arbres dont la sève sent l'oignon, ceux qui servent à fabriquer des pirogues, ceux destinés à la construction, etc.</p> <p>Nous rentrons au camping-car en début d'après midi. Après le repas, Georges grimpe sur camping-car : la main courante qui entoure le toit s'est en partie démontée ; il faut la fixer à nouveau. Il en profite pour nettoyer les panneaux solaires. Nous passons le reste de la journée à nous reposer et à entrer en liaison vidéo avec la France, via internet.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Guayas Manabi	02/06/2011	<p>Georges a passé une mauvaise nuit. la mangrove lui a laissé un souvenir : son dos est entièrement couvert de grosses plaques rouges : piqûres d'insectes ? Allergie ? Nous tentons de calmer les démangeaisons avec de la Biafine, habituellement utilisée pour les brûlures. Et ça marche. La pommade réussit à l'apaiser. Nous pouvons partir, direction le nord. Nous avons repéré un autre parc national sur la côte pacifique, au nord de Guayaquil. Il s'agit de la réserve de Machalilla. Dans la banlieue de la capitale régionale, nous faisons halte sur le bord de la route pour faire le plein d'eau potable dans une petite tienda. Pendant que nous transvasons l'eau d'une bombonne à l'autre les enfants de la propriétaire des lieux m'offrent spontanément des petits bouts de chips trempés dans une sorte de sauce brune. Je les remercie beaucoup et "savoure" leur gentil cadeau. En échange, je leur donne quelques cookies au chocolat. Avant de partir, leur maman nous offre à son tour deux belles tranches de pastèque. Petit moment de bonheur. Nous reprenons la route. Un plein de carburant puis un plein de provision dans une enseigne AKI et nous voilà autonomes pour quelques jours.</p> <p>La route qui sort de Guayaquil par le nord-est est bordée sur des dizaines de kilomètres par des résidences privées plus ou moins luxueuses. Chacune forme un village, barricadé, vidéo-surveillé et gardé par des vigiles. Le tout donne un sentiment d'insécurité et rend mal à l'aise. Vu la différence de niveau social entre les plus riches et les plus pauvres, logés dans des cabanes misérables, la délinquance doit être importante. Deux mondes se côtoient sans jamais se rencontrer. Nous préférons l'ambiance des montagnes où les inégalités sociales sont beaucoup moins criantes. Après les résidences, nous traversons les banlieux populaires et poussiéreuses, puis la zone des plateformes logistiques avant de retrouver la campagne et les rizières. Tout au long de la route, le riz se vend par sacs de 50 kg. Et lorsque nous faisons une halte pour nous restaurer à Pedro Carbo nous ne sommes pas vraiment surpris de trouver encore une fois du riz dans notre assiette. Nous poursuivons notre route, toujours plus au nord.</p> <p>Nous approchons de la petite cordillère de Colonche qui borde l'océan. Le paysage est de plus en plus vallonné. La route grimpe jusqu'à 700 mètres d'altitude. Le paysage est piqueté de gros arbres aux troncs gonflés et arrondis qui font penser à des baobabs. A Jipijapa, nous bifurquons à l'ouest en direction de Puerto Cayo et de l'océan. Le nom de ce village nous ramène loin dans le passé vers un autre Porto Cayo, en Grèce, dans le Péloponnèse, au tout début de notre voyage. Nous en avons gardé un merveilleux souvenir. Mais celui là est bien différent de celui resté dans notre coeur. Ici, pas de hautes falaises déchiquetées qui plongent dans le bleu de la Méditerranée ; simplement une longue plage de sable gris qui borde l'océan pacifique. Nous avons parcouru 250 kilomètres dans la journée et nous sommes vraiment fatigué. Heureusement, nous trouvons un petit terrain arboré avec des cabañas où nous sommes accueillis simplement par le propriétaire. Nous pouvons passer gratuitement la nuit ici. Nous partons nous détendre sur la plage, sous une paillette appréciant la brise marine qui nous rafraîchit.</p> <p>Un peu de cuisine, un point sur notre budget et la journée se termine. Demain, nous nous rendrons au parc de Machalilla, tout proche.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			XXXXXX
Equateur	Manabi	03/06/2011	<p data-bbox="636 252 2096 368">Le ciel est gris. Cependant, il ne doit pas pleuvoir souvent ici. Toute la zone est semi-aride, semée de cactus et d'épineux. Un grand contraste avec la montagne où l'eau coule à profusion et les mangroves de la côte sud. Nous n'avons que quelques kilomètres à parcourir sur la route côtière pour rejoindre le parc national de Machalilla. Nous sommes tentés par la plage payante de Los Frailes mais il est interdit d'y camper et nous cherchons un coin paisible pour passer les nuits du vendredi et du samedi soir, loin du tumulte des fins de semaine. Nous poussons donc jusqu'à la communauté indigène d'Agua Blanca qui gère le parc.</p> <p data-bbox="636 405 2096 552">Le prix d'entrée sur le site inclue la visite d'un petit musée qui retrace l'histoire de la civilisation préhispanique des Mantefios dont les descendants vivent toujours sur cette côte pacifique. Ils sont contemporains des Cañaris qui occupaient les montagnes dans la région d'Ingapirca. Mais ici, les incas n'ont pas marqué les lieux de leur empreinte. Seuls des échanges commerciaux avaient cours. C'est ici que l'on a découvert de grandes urnes funéraires rondes, abritant des squelettes en position foetale. C'est Hugo qui assure les commentaires de la visite. Maintenant, nous comprenons assez bien l'espagnol et pouvons suivre aisément ses explications.</p> <p data-bbox="636 588 2096 735">La zone d'activité du parc se situe autour du village indigène d'Agua Blanca qui abrite 28 âmes. L'environnement est aride, parcouru par animaux domestiques en semi-liberté : vaches, chevaux, chèvres, poules, cochons, chiens. Le tout survolé par des urubus à tête noire ou rouge, ces oiseaux voisins des condors qu'on appelle ici des "gallinaso", des grosses poules en quelque sorte. Un seul point d'eau : le rio Buena Vista, presque à sec au fond d'une barranca (un ravin). Hugo nous pilote jusqu'à la lagune d'eau souffrée près de laquelle nous pourrions camper. La piste traverse deux rios à sec puis se glisse sous des branchages malheureusement trop bas. Nous cassons un feu de position en haut du camping-car. Il va falloir le remplacer.</p> <p data-bbox="636 772 2096 983">Nous nous installons près d'une paillette qui offre des rafraîchissements. Pendant que Georges piannote sur son ordinateur, je m'installe au bord de la lagune, les pieds dans l'eau pour me détendre. Je n'ai guère envie de prendre un bain. Je n'ai pas trop confiance dans la qualité de l'eau, même si, paraît-il, elle est excellente pour la peau. Le mieux est de se badigeonner entièrement le corps avec la boue noire extraite du fond de la lagune. Laisser sécher puis plonger dans l'eau pour se rincer. On en ressort avec une peau de bébé. En ce qui me concerne, je préfère engager une conversation avec une canadienne anglophone qui visite seule l'Equateur. Elle est déçue : dans ce pays, personne ne parle anglais. En fait, nous avons constaté que rare sont les anglophones qui font l'effort d'apprendre l'espagnol. De ce fait, ils sont incapables d'échanger avec les autochtones et perdent beaucoup de l'intérêt du voyage. Ma compagne d'un instant a hâte de retrouver son Canada natal.</p> <p data-bbox="636 1019 1312 1066">Ainsi se termine la journée, paisiblement, tout comme la nuit qui s'annonce. XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Manabi	04/06/2011	<p>Il fait beau. Pour la première fois depuis 2 semaines, le soleil brille dans le ciel bleu. De bon matin, il fait déjà très chaud lorsque nous entreprenons de visiter la petite communauté rurale. Nous faisons le trajet à pied jusqu'au centre du village avec Cesareo, un responsable du site. Le village a été créé il y a une trentaine d'années autour du site archéologique. Les maisons sont des blocs en briques ou des cases créoles en bambou, sur pilotis et avec un toit de palmes. Un église, une école, le musée, une petite boutique, deux restaurants constituent le centre du bourg, sillonné par des pistes poussiéreuses. Le reste des habitations est éparpillé dans les bosquets semi-arides environnants, de part et d'autre de la barranca où s'acoulent les maigres eaux du rio Buena Vista. Bêtes et hommes y font leurs ablutions. Les femmes y lavent leur linge pendant que les enfants batifolent dans le lit du ruisseau. Nous croisons tous les animaux de la ferme.</p> <p>Si l'endroit est paisible, nous n'y trouvons pas grand intérêt. Le tour est assez vite fait et nous nous réfugions rapidement à l'ombre du camping-car pour l'après midi. Vers 16h00, nous émergeons pour aller prendre le frais autour du bassin d'eaux soufrées. Georges y surprend un bel iguane vert. Malheureusement, il n'a pas pris son appareil photos. Nous finissons la journée en compagnie d'un couple de jeunes français avec qui nous discutons un moment avant de finir la soirée à l'intérieur de notre petit cocon.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Manabi Guayas	05/06/2011	<p>Nous quittons Agua Blanca sous un ciel redevenu gris. Nous reprenons la direction du sud, sans but précis. Nous faisons halte à Salango pour visiter le petit musée archéologique qui, comme celui de Agua Blanca, traite de la culture Manteño. C'est dimanche ; l'endroit est désert. Personne pour nous donner des informations touristiques sur les attraits de la région. On nous propose bien un tour de l'île de Salango en bateau mais le ciel est bas et n'incite pas à une balade en mer. Nous poursuivons notre chemin sur la route côtière qui traverse des villages de pêcheurs sans âme, faits de briques et de broc et parcourus par des pistes poussiéreuses.</p> <p>A midi, nous faisons une pause à Manglaralto dans l'espoir de trouver un restaurant. Mais c'est le repos dominical ; tout est fermé. Nous trouvons finalement une paillote de bord de plage où nous commandons de l'"arroz con camerones", du riz avec des crevettes. L'endroit est désert. Les nappes jaunes s'agitent dans la brise marine. Nous hésitons un moment : passerons nous le reste de la journée ici ? Nous décidons de poursuivre notre route. Nous tentons d'emprunter une piste qui, selon notre carte routière, traverse la cordillère de Colonche. Cela nous permettrait d'éviter la traversée de Guayaquil, plus au sud. Malheureusement, après quelques kilomètres, nous nous apercevons que la piste ne mène nulle part et se perd dans la montagne. Demi-tour. Nous revenons sur la route côtière.</p> <p>A l'approche de la très touristique Salinas, la chaussée se transforme en autoroute. Nous apercevons les grands buildings de la cité balnéaire. Nous bifurquons à l'Est pour éviter la ville. La voie rapide entre Salinas et Guayaquil est totalement dépourvue d'intérêt, traversant un quasi désert gris et poussiéreux. Vers 15h00, nous cherchons une halte pour finir la journée dans un village de pêcheur sur le bord de l'océan. C'est ainsi qu'après avoir traversé plusieurs salines sur une digue, nous atteignons le petit village de Chanduy. Nous nous installons sur un mirador qui borde le pacifique et partons nous signaler au poste de police. Celui-ci est ouvert mais semble désert. Dans la pénombre du bureau, la chaise devant l'ordinateur est vide. Je m'avance prudemment à l'intérieur en émettant quelques "ola". Pas de réponse. Sur la droite, une porte ouvre sur une pièce sombre. C'est une chambre et sur le lit de fer un policier en calçon s'adonne à une bonne petite sieste. Je m'éclipse discrètement sur la pointe des pieds. Nous allons attendre un moment dehors. Finalement, le bruit a dû tirer notre brave homme de son sommeil car il émerge au grand jour. Nous lui annonçons notre intention de passer la nuit sur le mirador. Pas de problème. Nous devrions y être tranquilles.</p> <p>Nous sommes heureux de pouvoir nous reposer au son des vagues qui se jettent sur les petits rochers qui soutiennent le belvédère.</p> <p>XXXXXX</p>

Pays	Département	Date	Récit
Equateur	Guayas	06/06/2011	<p>Nous avons prévu de retourner au parc national de Manglares-Churute afin d'y passer la nuit avant de descendre plus au sud. Nous pensons passer la frontière péruvienne dans environs 3 jours. Nous reprenons l'interminable autoroute qui relie Salinas à Guayaquil au milieu d'une terre aride et grise. La traversée de la ville ne se fait pas sans encombre car le boulevard périphérique qui la contourne par le sud ne fait pas une boucle complète et nous retombons rapidement en plein coeur de la cité. Pour le peu que nous en voyons, il semble qu'une longue et agréable promenade soit aménagée sur les quais qui bordent l'embouchure du rio Guayas : boutiques, restaurants, jardins publics se succèdent sur plusieurs kilomètres. Mais nous n'avons pas le courage de nous arrêter dans cette circulation intense.</p> <p>Nous finissons par atteindre le pont qui enjambe le rio pour rejoindre Duran, sur l'autre rive. Nous repérons un garage où nous faisons halte ; nous souhaitons faire inverser notre train de pneus. Alors que tous les ateliers avec lesquels nous avons déjà eu à faire cette opération ne prenait que quelques minutes, ici, il nous faut patienter 2 heures pendant que 2 ouvriers peinent à enlever puis remettre les roues en maugréant. Finalement le travail est terminé et nous passons faire quelques courses au Gran AKI du coin avant de rejoindre le parc de Manglares-Churute. Avec les attaques de moustiques qui s'intensifient, nous décidons de changer la moustiquaire qui, sur le toit, protège la cheminée d'aération du chauffe-eau. L'ancienne est complètement déchirée ; les insectes ont vite trouvé la faille et le chemin pour entrer dans le camping-car. Nous profitons une dernière fois de la connexion internet.</p> <p>XXXXXX</p>
Equateur	Guayas Loja	07/06/2011	<p>Objectif du jour : trouver un feu de position pour remplacer celui qui a cassé à Machalilla et faire laver le camping-car avant le passage de la frontière du Pérou : il est couvert d'une gangue de poussière agglomérée par le crachin et les embruns. Nous poursuivons notre route vers le sud en direction de Machala. La ville n'est qu'à 80 kilomètres de la frontière péruvienne de Huquillas, sur la côte pacifique. Mais nous avons choisi de faire un détour par la montagne pour arriver au Pérou par la ville de Macara qui est, paraît-il, plus tranquille. Une halte à Naranjal nous permet à la fois de trouver un feu de position et de faire laver le véhicule. Au bout d'une demi-heure, il brille comme un sou neuf. Nous voilà repartis.</p> <p>Rapidement, nous entrons dans la plus grande zone de culture de bananes que nous ayons jamais rencontrée : des dizaines de kilomètres de bananeraies estampillées "Del Monte" (sans doute une société étatsunienne), à perte de vue, jusqu'au premiers contreforts des collines. Incroyable et...lassant. Nous contournerons Machala par l'Est, et profitons de notre passage à Pasaje pour nous nourrir dans un restaurant de bord de rue. Nous rencontrons des bananiers jusqu'au début de notre ascension dans la montagne. Le paysage se transforme. Nous traversons un moutonnement de collines arrondies et verdoyantes, piquetées de quelques bosquets avant d'atteindre une jungle éparse.</p> <p>Nous grimons jusqu'au village de Balsas. Nous sommes intrigués par tous les grands abris entourés de bâches vertes qui sont plantés en rang serrés le long de la route et dans les champs. Nous nous apercevons finalement qu'il s'agit d'élevages intensifs de poulets. Des milliers de poulets blancs, collés les uns aux autres sur les sols en ciment. Sur toute la zone, il doit y en avoir plusieurs dizaines de millions. Nous croisons aussi des élevages de porcs parqués dans des enclos de béton. Occupés à repérer tous ces abris verts, nous empruntons une route qui s'étire en longueur. Le prochain village est indiqué à 60 kilomètres alors que la carte routière n'en mentionne que 22. Nous avons certainement raté un embranchement, mais où ? Nous faisons donc un détour de près de 40 kilomètres sur une route défoncée et pleine de travaux. Nous arrivons enfin au village de Chaguarpamba sans avoir croisé la route principale que nous aurions dû emprunter. Existe-t-elle vraiment ? Ou n'est-elle qu'un trait marqué sur notre carte ? Nous n'en saurons jamais rien.</p> <p>Nous sommes vraiment fatigués par tout le chemin parcouru et décidons de passer la nuit à Chaguarpamba, dans la montagne. Les habitants nous invitent à passer la nuit dans une rue près de l'église. Nous sommes heureux de pouvoir enfin nous délasser. Nous profitons de la soirée pour préparer notre séjour au Pérou. Demain, nous passons la frontière.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			XXXXXX
Equateur Pérou	Loja Piura	08/06/2011	<p>C'est notre dernier jour en Equateur. La nuit a été plutôt tranquille et nous prenons maintenant la direction du petit village de Velacruz d'où part la route qui rejoint la frontière péruvienne. La chaussée s'avère complètement défoncée et n'est qu'une succession d'ornières. Nous sommes pourtant sur la Panaméricaine même si la voie principale passe au bord de l'océan. Nous grimpons jusqu'à Catachoche. Nous découvrons ce joli village de montagne, de style colonial que nous ne nous attendions pas à trouver dans un endroit aussi reculé. Demandant notre chemin, nous sommes surpris de constater qu'un quidam nous identifie immédiatement comme des français. C'est bien la première fois que cela nous arrive. Habituellement on nous demande toujours si nous sommes allemands, vu le nombre de germanophones qui sillonnent les routes des Amériques. Nous supposons que cette voie est plutôt empruntée par les français alors que celle du Pacifique est utilisée par les Allemands.</p> <p>La route continue à travers de beaux paysages de montagne, illuminés par un soleil insolent qui cherche à nous faire regretter l'Equateur. 40 kilomètres avant la frontière, nous subissons un contrôle militaire : tous les véhicules qui entrent dans cette zone sont enregistrés. Nous arrivons enfin à Macara. Contrairement aux autres villes frontalières que nous avons traversé, Macara est une ville propre et pimpante, sans activité excessive. Il faut dire que toutes les pompes à essence sont fermées et gardées par des militaires : le prix du carburant de l'autre côté de la frontière est 4 fois plus élevé qu'ici. Dès que les cuves sont pleines, les stations services sont littéralement prises d'assaut par les péruviens qui viennent ici faire le plein et organiser des trafics. Nous ne savons pas à quel moment les pompes vont réouvrir. Heureusement que notre réservoir n'est pas à sec !</p> <p>Un pont sépare les deux pays. Avant de le traverser, nous accomplissons les habituelles formalités de sortie. Nous nous apercevons alors que contrairement aux frontières précédentes, il n'y a pas ici de changeurs de monnaie. Renseignement pris, il faut retourner sur la place centrale de Macara où s'opère la conversion des billets. Nous n'en menons pas large. Le véhicule est enregistré comme déjà sorti du pays. Ce n'est pas le moment d'avoir un accident. La situation serait inextricable. Mais tout se passe au mieux. Nous troquons nos dollars contre des soles, la monnaie péruvienne. Nous pouvons nous présenter de l'autre côté du pont. Si l'enregistrement au bureau des migrations se passe sans problème, il en va tout autrement pour le camping-car. Le système informatique n'a pas de case prévue pour notre véhicule : est-ce une camionetta ? Est-ce une "Casa Rodonte" (nom donné ici aux camping-cars). Si c'est une camionetta, c'est un Mitsubishi. Si c'est une casa rodonte, quelle est la marque de fabrication ? 3/4 d'heure après, avec 4 préposés les yeux rivés sur le petit écran (le chef a été appelé au secours), nous sommes finalement enregistrés comme un véhicule avec remorque.</p>

Pays	Département	Date	Récit
			<p>Vu l'heure, nous décidons de manger sur place dans une petite gargotte avant de reprendre la route. De ce côté si, la route en bonne état descend tout le long en direction de la plaine du Pacifique. Arrivés en bas, nous traversons de belles rizières en terrasses, bordées de palmiers comme on a l'habitude d'en imaginer en Asie. Surprenant. Mais rapidement nous atteignons le grand désert de Sechura. Après l'Asie, nous avons l'impression d'arriver en Afrique noire et nous ne serions pas surpris de voir surgir des girafes et des antilopes. Seulement du sable et des épineux. Tout est gris. Même les petites maisons en brique crue ou en morceaux de bois recouverts de torchis entretienne l'illusion. Quelques enclos faits de pieux plantés à la verticale finalisent le tout. Nous croisons même plusieurs huttes faites de nattes de canne à sucre tressées. La zone est vraiment misérable. Nous avons rarement vu un tel état de pauvreté et de dénuement.</p> <p>Nous faisons aussi connaissance avec les "Grifos", un réseau parrallèle de ditribution de carburant. Ce ne sont pas des stations service officielles. Elles ont pourtant pignon sur rue et le prix est identique à celui affiché dans les "vraies" stations. Nous ne comprenons pas trop la différence, mais nous avons été avertis : ne jamais prendre de l'essence dans un "Grifo" : le carburant est frelaté et coupé d'eau. Nous ne voyons vraiment pas l'intérêt de ces "fausses" stations service. Le Pérou reste pour nous entièrement à découvrir. Nous constatons aussi que les "Parqueadero", les parkings fermés que nous utilisons depuis l'Amérique Centrale, sont devenus des "Cocheras". Il suffit de le savoir.</p> <p>Nous sommes harassés en arrivant à Sullana, notre première ville péruvienne. Lorsque le gérant de la station service PetroPeru nous propose de passer la nuit sur place, nous n'hésitons pas. Nous nous installons, entre les ponts élévateurs, sous l'abri des ateliers. L'endroit est extrêmement bruyant et toute la ville empeste le poisson. Nous imaginons qu'il y a ici plusieurs usines de traitement des produits de la mer. En nous penchant sur nos comptes pour faire le point sur le taux de change, nous nous apercevons que nous ne savons plus comment sont faits les pièces de monnaie et les billets en Euro. Existe-t-il des pièces de 2 Euros et de 5 euros ou est-ce que ce sont des billets ? A force de passer de devise en devise, nous avons oublié notre propre monnaie nationale. Il va falloir nous rafraîchir la mémoire sur internet.</p> <p>XXXXXX</p>